

*Non, moi non plus, je ne vois pas pourquoi on téléporterait un rhinocéros sur Mars, mais la raison en question ferait un bien meilleur sujet de nouvelle que la description du fonctionnement de la machine qui se chargerait du boulot.*

## **La Route de Memphis**

(2003)

On ne m'a pas cru.

J'aurais pourtant dû m'y attendre, mais ça ne m'avait pas effleuré : après tout, j'avais des preuves. Son interview – et sa voix qui chantait *Divin' Duck Blues* sur les accords étrangement aigus de son drôle d'instrument.

Le film était truqué, paraît-il, la bande-son due à un imitateur. Quand j'ai supplié qu'on envoie quelqu'un vérifier sur place, j'ai essuyé une fin de non recevoir : mon histoire était trop invraisemblable. Par ailleurs, j'avais choisi une période sans grand potentiel commercial, trop de frais avaient déjà été engagés dans l'entreprise, il n'était pas question de débloquer de nouveaux crédits, etc., etc. Je devais m'estimer heureux qu'on ne me demande pas de rembourser mon avance.

Au diable les imbéciles ! Pour savoir que je n'ai pas rêvé, je n'ai qu'à écouter ce blues qui, sans moi, serait demeuré enfoui dans les oubliettes de l'histoire. Un morceau composé il y a près de deux siècles par un dénommé Sleepy John Estes. Je connais la version originale, et pas mal d'autres, enregistrées au fil des années par les plus grands bluesmen : aucune ne m'émeut comme celle que j'ai rapportée de mon voyage. Pourtant, son interprète n'était pas un bluesman. Mais il l'est devenu, ô combien ! Le plus grand, peut-être. Le premier, de toute façon.

Je m'appelle Murdoch, Alan P. Murdoch. Je suis journaliste, spécialisé dans les reportages temporels, si bien que je collabore régulièrement à *National Historics*, *Images of History*, *Time Travel*, *Medieval Secrets* et même, sous le pseudonyme de Joanna McCormick, *Historical Romance*. S'il a déjà révolutionné notre connaissance de l'histoire, le voyage dans le temps n'est pas encore à la portée de toutes les bourses. Le public, toutefois, sensible à la nouveauté, raffole des enquêtes réalisées dans le passé ; les webmags n'hésitent donc pas à investir de grosses sommes pour obtenir les meilleurs articles. L'année dernière, Sara Duncan a remporté le Pulitzer pour son analyse, film à l'appui, du dernier conseil de guerre de Jules César à la veille d'Alésia. Je n'ai pas eu la chance d'être ainsi distingué, et il est désormais peu probable que je le sois jamais, mais, voilà encore un an, on me disait très prometteur. Mon portrait de George W. Bush (un de nos plus obscurs présidents) dans *National Historics* m'avait valu les félicitations du rédacteur en chef et sa confiance pour mon projet suivant : l'Égypte.

Oh, je sais : sujet rebattu, cliché, faute de goût. Bien sûr, nous avons tous vu mille fois la construction des pyramides de Gizeh, et il ne manque pas de sites érotiques pour diffuser les nuits d'Antoine et Cléopâtre, mais ce n'étaient pas ces périodes-là qui m'intéressaient. Peut-être parce que je suis né à Memphis, Tennessee, je me suis toujours passionné pour l'autre Memphis, la capitale de l'Ancien Empire. J'avais l'idée d'établir un parallèle entre les deux villes. Sur quelles bases, je n'en savais strictement rien, et le concept m'apparaît à vrai dire aujourd'hui un peu saugrenu, mais il m'excitait alors comme une puce et j'ai su communiquer cet enthousiasme à mon patron du moment. Bref, je suis parti.

Ceux qui ne l'ont jamais expérimenté se font tout un monde du voyage dans le temps, alors qu'en réalité, il n'y a rien de plus anodin : on enfile un scaphandre spécial, on règle quelques contrôles, on appuie sur un bouton... et hop ! En route vers le passé. Vers le futur, ce n'est pas encore au point, à ce qu'on prétend, et ce sera de toute façon interdit, mais on raconte aussi que, déjà, les militaires ne se gênent pas pour y glaner des idées : c'est là une loi immuable du progrès.

Même dans le passé, nul ne part sans garde-fou : le costume du voyageur permet la translation mais possède aussi des propriétés isolantes. L'enlever, c'est la mort, et, tant qu'on le porte, il est impossible d'entrer en contact, même visuel, avec quiconque, sinon un autre voyageur – à savoir, en dehors de quelques milliardaires, des gens que financent d'importants fonds publics ou privés :

historiens, archéologues, reporters... La TTA (*Time Travel Agency*) ne plaisante pas avec les paradoxes.

Je me suis donc retrouvé à Memphis, à l'époque du pharaon Pépi 1<sup>er</sup>, à qui la ville devrait plus tard son nom « moderne ». J'ai parcouru les rues, filmant à tour de bras, passant parmi les autochtones – et parfois à *travers* eux – sans qu'ils me remarquent. Je n'avais que vingt-quatre heures avant que l'impulsion de rappel ne me ramène à mon point de départ (j'avais tenté en vain d'en obtenir quarante-huit), aussi n'ai-je pas perdu de temps pour me rendre au temple de Ptah, un dieu local récemment promu à la suprême. La chance était avec moi : il s'y déroulait une cérémonie présidée par le pharaon, que j'ai filmée en comptant bien l'identifier à l'aide de ma documentation une fois rentré chez moi.

Bel homme, Pépi 1<sup>er</sup>. Grand, athlétique, encore jeune... Dès que je l'ai vu, son visage m'en a rappelé un autre, sur lequel j'ai d'abord été incapable de mettre un nom. C'est pour ça que je l'ai suivi, je crois. Quand la cérémonie s'est achevée, j'avais plus de cinq heures d'images grandioses sur ma minicam, je pouvais bien consacrer quelques gigas à des moments plus intimes : la vie privée d'un pharaon, voilà qui enrichirait mon article.

Accompagné d'une véritable procession, il s'est rendu au palais. Je ne le lâchais pas, le filmant de face, de dos, de profil. Où diable avais-je déjà vu cette tête-là ? Il ne faisait pas très couleur locale, mon pharaon, à y bien regarder : la peau cuivrée par le soleil, certes, mais pas d'origine ; il aurait aussi bien pu être né à Tupelo, Mississippi qu'en Égypte.

Je l'ai pisté jusqu'à ce qu'il s'arrête devant une double-porte et se retourne vers ses sujets. Après les avoir congédiés en quelques mots, il s'est isolé dans ce qui s'est révélé être une chambre à coucher, allant jusqu'à renvoyer les esclaves prêts à le servir. Je me suis dit qu'il comptait faire une petite sieste – ce qui n'avait rien de passionnant – et j'ai failli ressortir aussitôt entré.

Ce qui m'en a empêché, c'est son regard posé sur moi. Pas tourné vers moi : planté droit dans le mien, avec une lueur mi curieuse mi amusée.

En comprenant qu'il me voyait, je me suis figé, épouvanté. C'était impossible : il ne portait pas de scaphandre ; ce ne pouvait être un voyageur du temps.

« Je suppose que vous parlez anglais, a-t-il dit d'une voix grave, mélodieuse. Si quelqu'un a réussi à voyager dans le temps, ça ne peut être que nous autres, les Américains. »

J'ai alors lancé la réplique la plus saugrenue de toute une carrière pourtant fertile en la matière.

« Les Russes y arrivent aussi. »

Mais j'étais bouleversé et c'est tout ce que j'ai trouvé à répondre.

Il a fait la grimace, avant de cracher par terre d'un air fort peu royal.

« Putains de communistes ! »

J'ai envisagé de lui expliquer que les Russes n'étaient plus communistes puis j'ai réalisé que, s'il les croyait encore tels, j'allais être obligé de lui résumer un siècle et demi d'histoire. Le temps que j'en arrive à cette brillante réflexion, il avait ôté son diadème, libérant une épaisse chevelure brune.

« Vous n'auriez pas une cigarette, par hasard ? » a-t-il lancé.

Je n'en avais pas. On ne peut pas fumer en scaphandre. Pourtant, j'ai imaginé une blonde allumée au coin de ses lèvres sensuelles, un peu molles, et c'est alors que je l'ai reconnu.

« C'est... C'est vous ? ai-je articulé. Vous êtes le pharaon Pépi 1<sup>er</sup> ? »

— Pépi ? » Il a éclaté de rire. « Il faudra que je récompense mon équipe de scribes. Ça, c'est de la falsification d'archives ou je ne m'y connais pas. »

J'avais la tête qui tournait. À vrai dire, non : j'étais carrément sur le point de tomber dans les pommes. Il s'en est aperçu et s'est précipité pour me soutenir puis m'a guidé vers le lit. Sur son conseil, je me suis allongé quelques minutes, le temps de reprendre mes esprits.

« De quand venez-vous ? m'a-t-il demandé ensuite. »

— 2113. Je ne comprends pas : vous êtes censé être mort bien avant l'invention du voyage dans le temps.

— Mais je ne suis pas mort. Et je ne voyage pas non plus dans le temps à strictement parler. » Il a souri, rêveur. « Alors, on se rappelle encore de moi au XXII<sup>e</sup> siècle... »

— Et comment ! ai-je dit. Vous êtes un pionnier. Une légende ! Le grand public préfère les nouveautés, mais tous les gens qui s'intéressent un peu à la musique vous connaissent et vous admirent. »

Il a haussé les épaules.

« Pourtant, je n'ai pas fait grand-chose de bon. »

Je me suis étonné de cette modestie pour laquelle il n'était pas réputé.

« Au début, vous étiez le plus grand, ai-je affirmé – sincère.

— Au début, oui. Mais j'ai perdu la foi. La flamme a été soufflée et je n'ai jamais pu la rallumer. C'est ce qui m'a amené ici. »

À l'évidence, il avait traversé les siècles d'une toute autre manière que moi, mais le fait de venir du futur lui permettait tout de même de me voir, de me toucher. Si les crétins qui m'employaient m'avaient pris au sérieux, ils s'efforceraient en ce moment de déterminer pourquoi et comment. Tant pis pour eux.

« Je ne vous suis pas très bien », ai-je avoué.

Il m'a demandé ce que je faisais en Egypte : j'ai répondu la vérité, ce qui a paru l'amuser.

« Ma foi, il y a longtemps que je n'ai pas donné d'interview. Ça va me rappeler des souvenirs. De toute façon, quoi que vous racontiez, même si on vous croit, on ne pourra rien faire pour m'empêcher de finir mes jours ici : contre un pacte, la science est impuissante.

— Un pacte ?

— Avec le Diable. Ne passez jamais de pacte avec le Diable, monsieur Murdoch : c'est le pire des arnaqueurs. »

Un instant, j'ai cru que j'allais m'évanouir pour de bon.

« J'ai l'impression de rêver, ai-je dit.

— C'est peut-être le cas. Ou alors c'est moi. Je suis encore là-bas, en train de mourir, et je rêve tout ça, y compris vous.

— Je ne crois pas : je me sens parfaitement réel. »

Il s'est redressé de toute sa hauteur et m'a fixé d'un regard presque inquiétant.

« Je suis un dieu vivant. Je fais des rêves très réalistes. »

Je me suis senti mortifié : j'avais franchi quatre millénaires juste pour qu'on se paie ma tête. En réprimant une moue contrariée, j'ai récupéré ma minicam.

« Et si vous me racontiez ? » ai-je suggéré.

Il a poussé un long soupir, hésitant, puis il s'est lancé.

« Si vous connaissez un peu mon histoire, vous savez ce que j'étais devenu, sur la fin : une espèce d'ermite dans sa tour d'ivoire. J'avais perdu mon talent, je le savais, et j'en étais arrivé à m'en foutre. J'avais tout l'alcool, toute la coke et toutes les filles que je voulais, je ne demandais rien d'autre à la vie – et j'y tenais. Pour ce cher Lucifer, j'étais donc un candidat en or. Il m'est apparu sous la forme de Fabian, sans doute pour me narguer. »

Fabian, je ne savais pas qui c'était. Je me suis renseigné depuis : un obscur chanteur de la même période, qui s'inspirait nettement de mon interlocuteur.

« Il m'a mis en main le marché traditionnel, a continué ce dernier : mon âme en échange du vœu de mon choix. Je ne sais plus ce que j'avais pris, ce soir là, en plus de l'alcool, mais j'étais carrément défoncé. Vous savez ce que j'ai demandé ? » Il a secoué la tête. « C'est trop con. J'étais tellement bien, là-bas, dans ma baraque, dans ma ville, que j'ai dit : "Je veux vivre pour l'éternité à Memphis." Lucifer m'a regardé, l'air ennuyé. "Je ne garantis pas que Memphis existera éternellement." Honnête, le gars, hein ? Et moi, je vous donne en mille ce que j'ai répondu, comme un grand crétin bourré : "Le jour où Memphis cessera d'exister, je n'aurai plus de raison de vivre." »

Il a répété cette dernière phrase en me regardant comme si j'avais dû en déduire quelque chose.

« Vous ne comprenez toujours pas ? a-t-il repris. J'ai dit : "Je veux vivre pour l'éternité à Memphis", mais j'ai oublié de préciser : Memphis, *Tennessee*. Nom de Dieu : pour moi, c'était évident ! Et naturellement, ce salopard a fait mine de ne pas comprendre. C'est comme ça que je me suis retrouvé ici. »

J'avais peine à le croire : le Diable de l'ancienne religion chrétienne m'avait toujours fait l'effet d'un personnage aussi imaginaire et symbolique que Zeus ou Ishtar – et voilà qu'on me servait le mythe de Faust !

D'un autre côté, je n'avais pas de meilleure explication à la présence de mon compagnon en ces lieux et en ces temps.

« Ça n'explique pas que vous soyez devenu pharaon, ai-je remarqué.

— Je ne le suis pas devenu tout de suite. D'abord, ils m'ont réduit en esclavage et, quand j'ai voulu me rebeller, ils ont tenté de me tuer. Bien sûr, ils n'ont pas réussi : je ne peux pas mourir avant

Memphis. Ils ont essayé le poison, l'épée, le feu... Si jamais vous voulez vous suicider un jour, je conseille le poison : c'est encore le moins douloureux. Bref, ils ont fini par conclure que j'étais un être surnaturel, ce que j'ai confirmé dès que j'ai su parler leur langue. Fils d'Osiris, c'est assez confortable, comme statut, par ici.

— Et vous avez fini par prendre la place de Pépi, ai-je cru deviner.

— Il n'y a jamais eu de Pépi. Il y avait un poste à pourvoir et j'ai été promu, voilà tout.

— Mais l'histoire ! Les tablettes que... »

Il a éclaté de rire.

« N'ai-je pas parlé de falsification d'archives ? Je ne serai peut-être pas toujours le maître, ici, la révolte est toujours prompte à gronder et je peux être renversé. Mais tant que je régnerai, mes scribes continueront à graver de fausses tablettes au gré de leur fantaisie, afin de simuler des successions normales : ils tomberont fatalement juste. Votre réaction de tout à l'heure le prouve. »

J'ai fait la moue.

« Ça ne prouve rien du tout. J'ai appris l'histoire d'Égypte bien après votre départ dans le passé. Si ça se trouve, avant que vous n'interveniez, nos livres disaient tout autre chose.

— Ou bien mon intervention a toujours fait partie de l'ensemble, difficile à dire. » Il a haussé les épaules. « Ça n'a pas grande importance, de toute façon. Si quelqu'un a des doléances à présenter, qu'il s'adresse à Lucifer. »

C'était imparable. Cependant, un point me chiffonnait encore.

« La ville ne s'appelle pas encore Memphis. Comment se fait-il que... »

— Simple. J'ai d'abord cru que je m'étais vraiment fait escroquer et que j'avais été envoyé n'importe où, au petit bonheur. Mais, petit à petit, j'ai compris : je me suis rappelé qu'il y avait eu une Memphis, en Égypte. Et, depuis que j'ai étudié les langages locaux, je sais qu'il s'agit de la version grecque de l'égyptien "mennefer", ce qui signifie "Stable est la beauté." J'ai choisi cela comme devise. Un jour, un des mes "successeurs" débaptisera cette ville pour l'appeler Mennefer, et les Grecs en feront Memphis – en souvenir de l'autre, pour ainsi dire.

— L'œuf et la poule, ai-je murmuré, catastrophé. Vous nous avez collé un paradoxe sur le dos.

— Et alors ? Le monde s'en porte-t-il plus mal ? »

J'ai réfléchi un instant à cette question. Il y avait le réchauffement de la planète, les guerres et les émeutes un peu partout, la passoire qu'était devenue la couche d'ozone... mais pouvait-on en accuser ce vieux rocker devenu pharaon ?

« Je ne sais pas, ai-je admis. Ce que je sais, c'est que vous risquez des ennuis. »

Je lui ai parlé de la TTA. Ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir.

« Que voulez-vous qu'ils me fassent ? Lucifer ne permettra pas qu'ils m'arrachent à cette ville et, le jour où elle s'écroulera, je cesserai de constituer un problème.

— Vous irez en Enfer, commentai-je brutalement. Ça ne vous fait pas peur ? »

Il a souri, mi figue mi raisin.

« Si, un peu. Mais, dans l'ensemble, je ne me plains pas. Mon âme n'était sans doute pas damnée, sinon on ne me l'aurait pas achetée, mais je n'aurais pas coupé à quelques siècles de purgatoire. Et j'ai échangé une vie minable contre une existence exaltante. Ici, j'ai retrouvé la santé : d'abord il n'y a pas de coke, ensuite je n'ai jamais pu me faire à la version locale du bourbon. En revanche, j'ai toujours toutes les filles que je veux, et je leur fais encore plus d'effet qu'avant : là-bas, on me disait roi, on me considérait plus ou moins comme un demi-dieu, mais ici, je suis roi, on me considère comme un dieu à part entière. Et je ne m'ennuie pas : pharaon, c'est un boulot à temps complet, mine de rien. Je sais que cette Memphis-ci a cessé d'exister bien avant ma naissance mais je crois qu'elle ne doit pas s'écrouler demain non plus ; il me reste donc encore un peu de temps pour jouir de la vie. Ensuite, ma foi, je paierai le prix convenu. »

Le déclin de Memphis ne commencerait pas avant la fondation d'Alexandrie. Un peu de temps ? Oui : dans les deux millénaires. Ah, l'heureux salaud ! S'il n'était pas trop bête, il trouverait le moyen de racheter son âme au Diable d'ici là.

« Donc, vous ne regrettez rien ? » ai-je conclu.

Il a fait claquer sa langue contre son palais.

« Si, tout de même. Je regrette le rock'n'roll. »

Il s'est levé pour aller prendre un long objet plat sur une étagère creusée dans un mur.

« C'est une base de lyre, m'a-t-il informé. J'ai fait rajouter le manche, la caisse de résonance et deux cordes : je prétendais en avoir besoin pour jouer la musique des dieux. J'ai réussi à l'accorder à peu près comme une guitare... » Il a pincé successivement les six cordes, qui ont rendu un son aigrelet, pas désagréable mais sans commune mesure avec celui de l'instrument imité. « Evidemment, pour *Hound Dog* ou *Long Tall Sally*, c'est pas génial, mais j'arrive à en tirer du blues correct. Vous aimez le blues de Memphis ?

— J'aime tous les blues, et *surtout* celui de Memphis », ai-je répondu.

Il s'est assis non loin de moi, sur le lit, et a enlacé sa guitare improvisée.

« Je ne serai jamais B.B. King, s'est-il excusé, mais, depuis le temps, j'ai quand même fait des progrès, à la gratte. »

Et puis il a commencé à jouer, à chanter. Et moi, j'enregistrais tout, mais je ne songeais même pas à l'argent, à la gloire que tout ça allait me rapporter : j'étais sous le charme. Sous le choc.

C'était indubitablement du blues de Memphis. C'était ce bon vieux *Divin' Duck Blues*. Mais en même temps, ça n'avait rien à voir. Le son de l'instrument n'était pas seul en cause : depuis le temps qu'il séjournait en Égypte, l'interprète en avait subi l'influence musicale sans même s'en rendre compte, si bien que son jeu mâtiné d'harmonies disparues devenait quelque chose d'entièrement nouveau, de jamais entendu. Sa voix, en outre, avait gagné en profondeur ; elle conservait ses accents veloutés mais retrouvait l'agressivité de sa jeunesse pour épouser divinement la musique.

C'est lui qui m'a proposé un deuxième morceau – « pour la face B ». Il sentait ma fascination et je crois qu'avoir un public l'enchantait : si j'ai bien compris, la plupart des autochtones considéraient la « musique des dieux » comme une épouvantable cacophonie – sans oser l'avouer, bien entendu. J'ai eu droit à une version en égyptien d'un de ses vieux succès, un peu bluesy au départ, totalement à l'arrivée – rebaptisé *Heartbreak Pyramid*.

Ensuite, j'ai eu le droit de m'en aller : son emploi à plein temps le réclamait.

**LA SUITE DANS LE LIVRE**